

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

En mars...

Hélène Ouvrard

Volume 30, numéro 5 (179), octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouvrard, H. (1988). En mars.... *Liberté*, 30(5), 49–61.

HÉLÈNE OUVRARD

EN MARS...

«Allô, Aline? C'est Marika... J'ai eu ton numéro par les Vanne, j'ai rencontré Annie dans la rue, elle m'a dit que tu étais rendue à la campagne... Écoute, j'ai bien besoin d'un bain de neige, est-ce que je peux te rendre visite? J'apporterai le lunch, mais si, mais si... Oui, oui, avec les enfants... Écoute, je viendrai avec Brian, si ça ne te dérange pas... Ah, tu ne savais pas? Nous nous sommes séparés, Bruce et moi, il y a un an... Bon, j'arrive...»

Elle arriva. Maintenant, je me rappelle, la maison ne parut plus tout à fait la même quand elle fut là, quand *ils* furent là, elle, Christopher, son fils en bas âge, et Brian, le jeune amant qui remplaçait Bruce. «Remplaçait»? Est-ce bien ce que j'ai dit? «Non, Sigrid n'a pas voulu venir, j'aurais bien aimé, pourtant, qu'elle se change les idées. Douze ans, le début de l'adolescence, elle reste dans sa chambre à se ronger... Enfin, ils sont bien bizarres tous les deux, ces temps-ci, elle et Christopher, ne t'étonne pas...» Elle avait aussi un nouveau chien, un grand setter irlandais, cette fois, qui était tout feu, tout fou, et qui adorait Brian. «Tristan (c'était le nom de celui qu'elle avait avant, un dalmatien) était un chien névrosé. Il ne supportait pas d'être seul. Quand on partait, il fallait lui mettre une muselière et lui donner des calmants pour qu'il dorme, il hurlait ou bien il déchirait tout... C'était un angoissé, rien à faire. Il était beau, pourtant...» La dernière fois que je l'avais vue, elle était venue avec Tristan et je l'avais un peu enviée d'avoir une vie qui lui permettait d'avoir un chien, cela demande une telle stabilité, avoir un chien... Un chien, un mari, deux enfants, un tourne-disque et des disques,

de la vaisselle qui n'était pas toute dépareillée... un minimum de bien-être, quoi, qui témoignait d'une certaine prise sur la réalité que nous étions bien loin d'avoir, mon mari et moi, que nous n'avons jamais eue, à vrai dire, puisque nous nous sommes séparés quelques années à peine après la naissance de ma fille. «Ah! non, je n'ai plus rien. Quand Bruce est parti, ils ont tout saisi. Tout était à crédit, naturellement. De mon côté, l'école du musée a fermé, j'enseignais aux enfants, oui, j'aimais ça, c'était bien, cette école, enfin, j'ai tout perdu, même les meubles de ma mère, oui, je sais, j'aurais dû me battre, dire qu'ils étaient à moi, pas à nous deux, mais au point où j'en étais... Même le chien, il a fallu le faire tuer, il devenait dangereux...»

Aujourd'hui, quand j'entends parler de telles débâcles, j'ai le cœur qui se serre, je ne peux plus respirer, c'est toutes les souffrances de la terre, tous les tourments involontaires que s'infligent les êtres qui me montent à la gorge, tout ce qu'on ne peut pas éviter parce que la vie passe par là, à un moment donné, que c'est là, en travers de notre chemin, comme une arête dans la gorge, et qu'il faut bien faire quelque chose, avaler l'arête, quitte à en mourir, ou traverser l'épreuve, comme un rideau de feu, et sortir de l'autre côté tout défiguré et cicatrisé, ayant peine à se reconnaître soi-même... Mais n'est-ce pas le propre des êtres jeunes que de se sentir capables de tout recommencer à peine sortent-ils des pires drames auxquels on peut s'attendre dans la vie? «Brian voudrait un enfant. Tout de suite. Moi aussi, mais je n'ai plus envie de le faire, c'est trop dur. Je voudrais en adopter un... deux... Je voudrais vivre autre chose que du sang, des couches, de la nourriture à préparer... Une dinde, tiens, je ne peux plus voir ça, ce gros oiseau indécent...» Elle riait. Nous mangions de la dinde, qu'elle avait apportée... Elle était une merveilleuse cuisinière. «Quand Bruce a immigré de Toronto à Montréal, il a découvert la nourriture. Sa mère ne faisait que des *stews*. Il adorait les plats en sauce, les desserts, alors j'en ai fait. D'ailleurs, il a tout découvert en arrivant à Montréal, c'était comme s'il commençait à vivre...»

Bruce. Un solide garçon blond, aux joues roses, le visage enfantin, en apparence candide... *En apparence*. Il faisait des tableaux étranges... sinistres, même si j'hésite à employer ce mot. Je me souviens de l'un d'eux que j'avais regardé pendant tout un repas. Il représentait un lac entouré de montagnes et surplombé de nuages. Nulle part, dans aucun tableau, même parmi les plus célèbres, je n'avais jamais senti planer une telle menace. Ce tableau, avec ce lac immobile, était tout simplement terrifiant. Ce soir-là, ils nous avaient invités à dîner. Je revois encore ce que Marika avait préparé, en bien trop grande quantité, d'ailleurs. Elle faisait tout amplement, généreusement. Il y avait du poulet à l'ananas, du riz à la chinoise, un soufflé aux épinards, des croûtons à l'ail, une immense salade... Tiens, j'ai oublié le dessert, qu'avons-nous mangé pour dessert? Peut-être que je n'avais plus faim et n'en ai pas pris... mais cela m'étonne. Moi qui aime les desserts, je garde toujours un petit coin pour une bouchée de sucré... Non, j'ai oublié le dessert, pour une raison qui m'échappe. Peut-être que nous étions, que j'étais, à mon tour, bourrée d'angoisse, à force d'avoir sous les yeux ce tableau dans lequel planait une menace si évidente...

Après dîner, Bruce nous avait montré d'autres peintures. L'une d'elles, je me souviens, représentait une foule... Non, je me trompe, ce n'est pas cela. C'est-à-dire que cette foule, cette multitude innombrable qui semblait surgir de l'ombre, était le sujet de sa toile, peu importe ce qu'elle prétendait représenter d'autre. On aurait dit qu'il avait voulu fouiller les moindres accidents de la matière pour extraire de l'ombre les inquiétantes figures qu'elle cachait. J'étais sidérée. C'était la première fois que je voyais ce qu'il peignait. Je ne savais que lui dire. Ce que ce garçon frais et lumineux extrayait de lui-même était à l'opposé de ce qu'il paraissait être. Il nous avait parlé alors de je ne sais plus quel peintre inconnu qui avait passé sa vie entière à fouiller un seul tableau, y découvrant sans cesse de nouveaux visages et de nouveaux détails. Il était mort sans l'avoir terminé. C'était comme si, nous expliquait-il, il avait mis le pied par ce tableau dans l'infini qui l'avait happé à son tour...

Les valeurs marchandes paraissaient bien éloignées des préoccupations de Bruce et il savait qu'il ne pourrait jamais gagner sa vie avec sa peinture. À peine si, depuis quelque temps, il montrait à de rares amis choisis ses tableaux, qu'il enfouissait dans une garde-robe au fur et à mesure qu'il les terminait. Il nous fit voir aussi quelques dessins qu'il avait faits de Marika. Merveilleux modèle! À cette époque, elle posait pour arrondir leurs fins de mois, de même que Bruce, d'ailleurs, à l'école du musée où j'allais moi-même dessiner. Elle avait eu Sigrid peu de temps auparavant, à dix-huit ans, et cette précoce maternité, en faisant mûrir les formes de son bassin, de sa poitrine, leur avait donné une maturité qui contrastait avec la finesse racée de ses longs membres, de sa tête effilée, à l'expression si juvénile encore. Mais Bruce avait saisi en Marika une sorte de dimension «cosmique» qui m'avait échappée. Il avait exagéré encore les proportions élancées de son corps, et il semblait émaner du ventre et du thorax, dont chaque muscle était admirablement dessiné, une sorte de rayonnement qui conférait à la figure de sa femme un caractère sacré. On aurait dit une divinité lunaire... En réalité, Bruce était le seul à pouvoir saisir cette dimension de Marika. Elle résidait dans leur relation, ou tout au moins dans la relation qu'il entretenait, lui, avec le corps de sa femme, et en particulier avec ce ventre, qui lui avait donné ses enfants. «Seule la femme est complète», disait-il en nous montrant ses dessins, avec un drôle de sourire enjoué qui flottait sur ses lèvres quand il voulait atténuer la gravité de ses paroles, «à l'homme il manque toujours quelque chose, qu'il doit trouver en elle.» Parole et dessins que j'associais maintenant à ce que Marika venait de m'apprendre des relations de Bruce avec la nourriture, toujours si étroitement associée chez l'homme à la mère, mais chez lui à sa femme.

Marika aussi dessinait, et j'imagine que leur intérêt commun pour cette forme d'art avait été à l'origine de sa rencontre avec son mari. Mais j'avais l'impression que petit à petit l'instinct de création de Marika était retourné à la matière, s'y était fondu en un magma indissoluble, et que les enfants, la

nourriture et ce qu'elle-même représentait dans son corps pour Bruce en étaient maintenant les manifestations les plus évidentes. Tout cela, cependant, ne s'était pas accompli sans de profondes réticences de sa part, ainsi qu'en témoignaient son insatisfaction devant leur vie, son ennui devant la répétition des tâches culinaires qu'elle aimait bien par ailleurs, du moins il faut le croire, puisqu'elle s'en sortait toujours par un triomphe, comme souvent les femmes qui ne répètent jamais un plat ou une recette, mais inventent à partir de la farine, des œufs, du lait et de quelques autres ingrédients essentiels, toujours les mêmes, une multitude de mets, ce qui est une autre image de l'infini, point si différente ou éloignée qu'on pourrait le croire de celle du peintre travaillant jusqu'à sa mort à la même toile. La matière de la vie est inépuisable, quelle que soit la spécificité de celle qui nous échoit.

Christopher n'avait pas faim. Il repoussait la nourriture, colérique, en se reculant sur sa chaise comme s'il avait voulu se dissocier de nous, de la table. Peut-être reproduisait-il à son niveau l'attitude de sa sœur qui avait préféré au pique-nique la réclusion dans sa chambre. En fait, il me paraissait nerveux, tiraillé par un malaise qu'il ne pouvait nommer, mais qui l'habitait des pieds à la tête. Finalement, Marika l'autorisa à quitter la table et à aller jouer avec Delphine, ma fille, qui avait quelques années de plus que lui, c'est-à-dire que Delphine allait sur ses neuf ans, et lui sur ses cinq ans. Il semblait à la fois fasciné et troublé par Delphine qui, je dois le reconnaître, était avec lui d'une patience angélique. Il la contrariait dans tout ce qu'elle faisait, déplaçait un cube pour le replacer là où elle l'avais mis quand elle acquiesçait à son nouveau choix, et ainsi de suite. Mais à certains moments, il relevait la tête, la regardait intensément, curieusement, et semblait hésiter entre la tentation de lui faire confiance et une sorte d'inquiétude, on aurait dit plus ancienne, qu'elle semblait lui rappeler. «Tu te souviens, dit Marika, qui observait elle aussi son manège, la première fois qu'il a vu Delphine, il était bébé à ce moment-là, il s'était mis à crier, comme si elle le terrorisait.» Non, je ne me souvenais pas, mais à le voir ainsi devant elle,

en ce moment, je concevais très bien que cela ait pu se produire. Je les regardai tous les deux, essayant de me mettre dans la tête d'un enfant de cet âge pour tenter de comprendre ce qu'il pouvait bien éprouver, et soudain, j'eus une intuition. «C'est peut-être, dis-je, que vous avez les cheveux et les yeux si pâles dans votre famille. Même toi, Marika, qui es brune, tu as les yeux aussi clairs que les siens. Que Delphine soit blonde, comme vous, ne fait que mettre encore plus en évidence la noirceur de ses yeux. C'est ça qu'il regarde. *Il regarde une noirceur qu'il refuse parce qu'il ne la comprend pas.*»

C'était bien les yeux de Delphine qu'il fixait avec une acuité qui faisait presque peur, chez un si jeune enfant. Il faut dire que Delphine, de son côté, semblait éprouver à leur égard le même sentiment d'étrangeté. Il lui arrivait de lever son beau regard profond et de les regarder tous trois, tour à tour, Christopher, Marika et Brian, comme si elle essayait de saisir ce qui, derrière leurs apparences, se dissimulait... une ombre que la clarté même de ces trois êtres lunaires ne parvenait pas à chasser. Mais il y avait une différence entre le regard perçant, colérique, du petit garçon, et le regard interrogateur, rêveur, que Delphine posait sur le couple Marika-Brian. En un sens, on aurait pu dire que, contrairement aux apparences, le regard de Christopher était noir, et celui de Delphine vague, comme ce qu'il essayait de percevoir. Que Christopher interrogeait avec colère une noirceur qu'il connaissait déjà, et Delphine avec intuition un mystère inconnu qui reposait dans l'eau de leurs trois regards transparents.

Tout cela pourrait sembler chinoiserie de ma part si cette réflexion ne m'avait permis de mettre le doigt, moi aussi, sur la très bizarre impression que je ressentais en leur présence à tous trois, présence d'où transpirait quelque chose de si fort, de si mystérieux, de si oppressant, que cela avait changé, dès leur arrivée, l'atmosphère de ce grand et magnifique appartement, tout nimbé de lumière, que le hasard nous avait fait trouver sur les bords du Richelieu, dans l'une des vieilles demeures de cette vallée historique. Un *malheur* était entré avec eux, et je pouvais le sentir aussi distinctement que j'avais

perçu un jour le drame sanglant qui hantait le manoir désolé que j'apercevais de ma fenêtre, de l'autre côté de la rivière, ou celui, d'une autre nature — car le malheur a la coquetterie de ne jamais se présenter deux fois sous le même habit — qui avait frappé à la porte de ce joli pavillon abandonné que nous avions découvert, Delphine et moi, au cours de nos promenades. Là, un jeune musicien avait attendu en vain sa fiancée qui n'était pas venue. Était-elle morte ou avait-elle renoncé à ce mariage, je n'avais pu le savoir, mais il n'avait jamais voulu vendre ni habiter la maison où il avait cru loger son bonheur, préférant la laisser tomber en ruines. Il y a des êtres que le malheur frappe si puissamment qu'ils n'ont pas le courage de se lever et de recommencer. D'avoir vu, par les carreaux brisés, les partitions éparses sur le parquet déformé nous avait à ce point serré le cœur que nous ne pouvions, même à distance, passer cette maison d'où émanait une si poignante nostalgie, sans suspendre instinctivement notre conversation, Delphine et moi, comme pour offrir au malheur l'obole d'une pensée compatissante.

Moi aussi le malheur — appelons cela comme ça — avait bouleversé ma vie de fond en comble, mais il n'avait pas réussi à m'abattre, pas plus qu'il n'avait abattu Marika. Pour elle comme pour moi, le défi de vivre devait être le plus fort, pensai-je, car autrement elle ne serait pas ici, en ce moment, avec ce jeune amant qui était bien l'être le plus inattendu que j'aurais pu imaginer en sa compagnie. Si étrange, si troublant même, que je m'étais abstenue, depuis la seconde où je l'avais aperçu, de reconnaître l'évidence qui me crevait les yeux, à savoir... que ce Brian était en tout point le sosie de Bruce! Mais peut-être qu'au fond ce n'était pas si étrange et troublant. Il arrive assez souvent qu'un homme ou une femme, après avoir divorcé ou perdu un conjoint, adoré ou haï, peu importe, retrouve à peu près le même dans un double que lui seul ou elle seule pouvait discerner dans la multitude qui nous entoure. Et l'on est subjugué, comme chaque fois que le mystère de la destinée humaine se manifeste à nous...

Nous en étions rendus au dessert et au café lorsqu'un de

ces silences insolites qui précèdent un hiatus dans le déroulement jusqu'alors normal des choses, tomba entre nous. Ce fut alors que Marika me dit: «Tu sais que Bruce est mort?» Et elle enchaîna aussitôt, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche d'étonnement: «Oui, on l'a retrouvé sous les glaces du canal Lachine, dans la camionnette que nous venions d'acheter — à crédit — pour transporter les toiles. Il devait être là depuis Noël. Depuis qu'il avait disparu, en fait.» Je pense aujourd'hui que cette avalanche de détails réalistes, énoncés d'un ton neutre, était le filet qu'elle me tendait afin de m'empêcher de tomber à mon tour dans le gouffre qu'elle-même avait vu, à cette annonce, s'ouvrir devant elle. Bruce si blond, si frais, si souriant, avec sa figure d'enfant volontairement attardé dans l'émerveillement... sous les glaces du canal Lachine? Le destin a de ces coups de théâtre... Je restai muette de saisissement, incapable de formuler quoi que ce soit. Le malheur qui venait d'entrer avec eux venait de dévoiler son visage, et il était plus terrible encore que tout ce que j'avais pressenti...

Voilà bien longtemps, maintenant, que Bruce est mort et le regret, vif encore, me pénètre d'avoir si mal compris cet être envers qui j'avais éprouvé, dès l'époque où je le croisais dans les couloirs du musée, ignorant encore qu'il était le jeune mari de mon amie Marika, une sympathie spontanée. J'ai retrouvé dernièrement une photo d'eux, prise à l'époque où Marika attendait Sigrid. Elle les montre si touchants de ferveur et de jeunesse, tous les deux... Comment ne pas nous laisser égarer par les apparences d'un être, quand elles cachent si bien sa réalité?

Il n'était certainement pas facile à Marika de parler de ces événements encore si récents, mais elle se forçait afin que les choses quittent leur épaisseur trouble. C'était là, je le voyais maintenant, ce que je sentais peser sur eux depuis qu'ils étaient entrés dans la maison. «Les derniers temps, continua Marika, je t'avoue, il n'était pas rassurant du tout.» Il y eut un silence pendant lequel je sentis me traverser les craintes sinon les terreurs que le comportement de Bruce avait dû lui ins-

pirer. Qu'avait-il commis, quelle menace avait-il fait planer sur leur petite famille avant de la retourner contre lui seul, je n'en avais pour tout indice que celle qui planait sur le lac orageux de sa toile. Elle suffisait à me convaincre que Bruce était allé jusqu'au bout de son désir de vouloir détruire ce monde qui lui avait tout donné, nourriture, bonheur, enfants, et tout retiré, qui avait fait de lui un être à l'égal des anges ou autres créatures sidérales, s'il en existe, et l'avait laissé retomber. «À un moment donné, il a voulu avoir les enfants. Il ne pouvait pas vivre sans eux. C'est ce qu'ils disent tous, remarque, dans ces cas-là. Alors je les lui ai laissés. Et je les ai vus dépérir, s'abîmer... Dommage, ils avaient eu un bon départ, ces enfants-là. Enfin, j'ai tenu bon. Un mois, deux mois, trois mois... Puis, un jour, je n'ai plus été capable d'en supporter davantage, je suis allée les chercher. Et c'est peu après...» Et c'est peu après qu'il avait cédé à l'ombre qui envahissait sa vie de toutes parts, comme elle avait envahi ses toiles, et qu'un soir de décembre, devant les eaux noires d'un canal sinistre, il avait appuyé sur l'accélérateur et s'était laissé couler dans le sein maternel de la mort... Ne disait-il pas encore, ce soir-là où il nous avait montré ses dessins, avec son sourire ingénu qui nous avait tous trompés: «Le ventre de la femme est le petit nid de l'homme...»?

Pour couper court à l'émotion qui menaçait de nous étrangler, Marika se tourna vers Brian et d'une voix calme, en anglais cette fois, parce qu'il ne comprenait pas encore le français — ou peut-être parce qu'elle se contrôlait mieux dans cette langue: «C'est magnifique, ici, tu ne trouves pas? C'est un appartement comme ça qu'il nous faudrait... pour que tu puisses pratiquer!» Et à moi, avec son premier vrai sourire de la journée, en relevant un de ses sourcils soyeux, comme pour se moquer à l'avance de mon étonnement: «Brian fait de la musique, il joue de la batterie!» Ah! c'était donc ça! Et je le regardai, ce beau garçon aux cheveux raides comme ses baguettes de tambour, blonds comme les épis, qui lui tombaient jusque sur les yeux... Le voilà donc, pensai-je, le *batterleur* appelé pour faire diversion à la mort, pour l'éloigner en

l'assourdissant de son vacarme! Mais il ne pouvait l'empêcher de revenir parmi eux, dès que se taisait le battement rageur de ses baguettes. Subrepticement, elle devait se glisser, telle une eau glacée, dans les interstices que le silence ouvrait inévitablement entre leurs paroles, le bruit de la vaisselle, celui de la télé, comme autant de fissures dans leur réalité... Sans cesse le monde de l'invisible reformait son filet autour d'eux... Et je regardai Christopher, ce petit garçon au teint rose et aux traits si purs, qui se débattait, happé et repoussé à la fois par le mystère qui s'était ouvert dans sa jeune vie. «Oui, il est beau, cet enfant...», commenta simplement Marika qui avait suivi mon regard rêveur posé sur son fils.

Mais il faisait soleil, la neige de mars brillait, fondante et abondante, et ils étaient venus prendre un bain de nature. Qu'attendions-nous donc pour aller leur montrer les autres belles vieilles demeures qui, sous les arbres centenaires, bordaient la rive? Il y eut des courses et des aboiements, des batailles de balles de neige et des chutes drolatiques, des cris et des poursuites... Et je fus tout étonnée de la découvrir si prompte à rire et à s'amuser, cette grande jeune femme qui avait reçu une éducation sévère et que j'avais vue, si jeune, assumer avec gravité les responsabilités de la vie d'adulte. On aurait dit que son désir de vivre, trop longtemps retenu en elle, éclatait de partout et que, plus fort que tout, plus fort que la mort, plus fort que son attachement pour Bruce qui, sans le vouloir, avait freiné ses élans, triomphait en ce beau mois de mars son amour de la vie. Christopher, de son côté, était redevenu un petit garçon de son âge, qui criait et riait. Brian le roulait dans la neige avec Delphine, leur barbouillait la figure à tous deux, Marika les bombardait, et le setter irlandais, tout excité, aboyait et courait de l'un à l'autre comme une boule de feu. «Excuse-moi, dit Marika entre deux balles de neige, se rendant compte de ce qu'il y avait d'un peu inconvenant dans son exubérance et dans leur comportement à tous trois, j'ai tellement besoin de me défouler.» Mais elle n'avait pas à s'excuser. J'étais heureuse, au contraire, de la voir rire et s'amuser en ce dimanche après-midi lumineux, sachant quelle

ombre les attendait au retour dans l'appartement où elle avait vécu avec Bruce. Et j'espérai en secret, tout en me défoulant à mon tour («Tiens! Attrape, Brian!») qu'elle décrocherait, si ce n'était déjà fait, la toile fatidique qui n'avait peut-être pas fini de vider l'abcès de la souffrance de Bruce. Et je souhaitai, en esquivant la balle bien placée que me rendait Brian, qu'ils quittent au plus tôt cet appartement dont les garde-robes abritaient peut-être encore la foule venue de l'ombre. Avant de partir, ils voulurent laisser leurs empreintes dans la neige. Christopher exigea que celle du chien y soit aussi, et, comme la nuit tombait, je ne pus m'empêcher de me retourner à plusieurs reprises pour regarder ces fantômes qu'ils abandonnaient derrière eux: un seul n'avait pas laissé son empreinte...

Nous sommes revenues, Delphine et moi, en empruntant le sentier que notre voisin déblayait aimablement à travers champs pour nous permettre de rejoindre la route. Du petit pont qui enjambait le ruisseau, on apercevait notre maison. Cette vénérable demeure à multiples pignons avait été construite au siècle dernier pour loger la dernière châtelaine du manoir qui lui faisait face, de l'autre côté de la rivière. Il s'était passé en cet endroit, par faits de guerre, avais-je appris, bien des violences que la jeune femme avait vues, de ses yeux d'enfant, de sorte qu'elle n'avait pas voulu continuer d'y vivre après son mariage. Du perron, nous l'avons regardé un moment, Delphine et moi... Plus fantomatiques que jamais à la pleine lune, ses ombres se profilaient entre les arbres de la rive... Et je pensai, comme cela m'arrivait souvent, quand je travaillais devant la grande fenêtre du salon et que mon regard était attiré malgré lui vers cette construction en ruine, qu'un invisible pont avait dû se former d'une rive à l'autre, par lequel les souvenirs de la jeune épouse l'avaient suivie, car notre maison semblait abriter entre ses murs bien des étrangetés... Puis nous sommes rentrées, et Delphine, tout en m'aidant à ranger la cuisine, me raconta comment elle avait essayé de désamorcer le violent besoin de contradiction qu'elle avait senti chez le petit garçon en jouant avec lui et avait eu l'impression, sinon d'y parvenir, du moins d'ébranler la formida-

ble résistance qu'il semblait opposer à tout ce qui venait de l'extérieur. Elle avait vu, elle aussi, ses yeux transparents se faire noirs pour débusquer l'ombre qui se cachait pour lui derrière le geste le plus anodin et avait compris qu'il tentait, par son opposition farouche, de l'empêcher de bondir hors de son repaire, ombre aux contours indéfinissables, mais qui l'avait étreint trop violemment pour qu'il pût jamais oublier son emprise.

Tout cela, elle me l'expliquait avec ses mots à elle, ma fille chez qui l'intuition était si vive. Ce qu'elle avait perçu des réactions du petit garçon corroborait exactement mes propres impressions de cette étrange journée, que je me gardai bien, cependant, de lui communiquer, me bornant à lui demander si elle se souvenait de Bruce, le mari de Marika. Mais elle ne s'en souvenait pas. Puis, elle alla se coucher dans sa chambre au fond du couloir, dont l'immense fenêtre à la française donnait sur le petit bois, à l'arrière, et moi dans le grand salon où mon lit d'époque filait le parfait amour avec une armoire colossale, construite dans la maison même et qu'on n'avait jamais pu déménager, aucune porte ou fenêtre n'étant assez grande pour lui livrer passage. Cette maison ne devait pas laisser sortir grand-chose de ce qui avait été vécu entre ses murs ! La lumière de la lune se réfléchissait sur la neige étincelante, et je remarquai que la lune elle-même se reflétait dans la glace de l'armoire, dont je refermai soigneusement la porte, tout en me moquant un peu, comme chaque soir, de cette vieille habitude que j'avais de vérifier garde-robes et tiroirs avant de me coucher, comme si je craignais ce qui pouvait s'échapper, la nuit, de ces endroits où morts et vivants avaient laissé un peu d'eux-mêmes. Toutefois, ce n'est pas aux morts que je pensai dans mon lit avant de m'endormir, mais aux vivants, à Marika, à cet étrange Brian, à Christopher, me demandant quelle cicatrice laisserait en lui le passage de l'ombre à un âge où il était encore incapable de comprendre la réalité d'où elle émanait, à Sigrid, au seuil de l'adolescence maintenant, pour qui je m'inquiétais aussi, puis je m'endormis dans le silence bleuté de cette nuit dont la clarté semblait percer l'opacité des choses...

Une heure ne s'était pas écoulée que Delphine me réveilla en poussant un cri terrible. Elle était là, piétinant à l'entrée du salon, en proie à une terreur folle. «Viens! lui criai-je sans comprendre ce qui la clouait sur place, viens!» Rassemblant toute son énergie, elle s'arracha littéralement au plancher, franchit la pièce d'un seul bond, ce qui, aujourd'hui encore, me semble impossible, et se réfugia, tremblant de tous ses membres, contre moi qui tremblais aussi. Alors, à mon tour, je vis:

Debout près de la glace, dans une lueur blafarde, se tenait une forme pâle, aux cheveux mouillés...